

I - PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

X Leçon.—Divers autres procédés.

1. Nous avons jusqu'ici — dans le courant de cette année — exposé les moyens de se former le style : à savoir la *lecture*, l'*analyse* littéraire, la *traduction*, l'étude de la *phrase* française et l'*art de l'expression*, la *correction* de ses compositions personnelles, les divers genres de *développement* par analyse, par comparaison, par antithèse.

Au lieu de condenser, dans un résumé général, les détails principaux qui concernent l'exposé de ces moyens, il nous paraît utile et nécessaire d'y ajouter un complément ou un supplément sur *divers autres procédés* qu'on ne nous pardonnerait pas sans doute d'avoir passé sous silence.

Le lecteur, du reste, jugera de leur importance pratique, à côté des précédents qu'il connaît déjà.

I

2. L'*observation* est le premier par ordre de mérite et de fécondité. A dire vrai, les esprits cultivés sont à peu près les seuls qui sachent "voir, regarder en eux et autour d'eux." M. Doumic a eu raison d'écrire quelque part : — "Savoir regarder autour de soi et apercevoir ce qui est, cela est beaucoup plus rare qu'on ne croit."

Les enfants, les élèves des deux sexes, pourtant si curieux de nouveau et de surprenant, ne s'appliquent point à *observer* la nature, les événements, leurs propres sensations ou leurs sentiments : ils ne voient presque rien — sinon à la surface et au vol. C'est tout le secret de leur *stérilité* d'esprit et de la *médiocrité* de leur essais scolaires.

D'autres, plus grands et plus âgés, qui ont lu et beaucoup entendu, qui ont composé des articles de journaux, des conférences, des discours, des ouvrages même, ont versé — faute d'observation sérieuse et approfondie — dans la *banalité*, le *romanesque*, la *platitudo*, dans le style vague, général, terne, insipide, qui n'est rien moins que personnel : ils en sont encore aux tours surannés, moisies, aux locutions toutes faites, au terre à terre du langage de la conversation ou des formules du "Télémaque," sorte de cliché qui leur donne l'illusion de se croire écrivains et l'orgueil ridicule de passer pour auteurs, presque pour modèles à imiter !

Le remède, c'est l'observation, extérieure et intérieure, l'étude de l'homme et de la nature.

1° L'observation **extérieure** offre des ressources merveilleuses de fécondité. En effet, au contact des phénomènes extérieurs, des tableaux et des paysages, des plantes et des animaux, la sensibilité éprouve des impressions neuves, et personnelles, vraies et fraîches ; l'imagination s'enrichit de couleurs, de formes, de comparaisons, de rapprochements et de contrastes ; la raison pénètre les causes et les effets, toutes les variétés d'idées, de sentiments, de passions que réveillent les échos de la création. En vérité, la vue et l'ouïe ne sont que les instruments, agissant au profit et pour le plaisir des facultés sensibles et intellectuelles.

Il est évident que la lecture de *récits* de voyage, écrits par des esprits sérieux et d'un goût vraiment littéraire, initiera singulièrement à ce procédé de l'observation personnelle. Mais nous excluons même les romans de la nomenclature des ouvrages à lire, en vue d'acquérir le mode et le talent de regarder la nature et ses œuvres.

Ex.—Tous nos *Essais* scolaires sur le Corps humain et les organes, que nous avons insérés dans la "Revue," cette année, sont dus à l'*observation extérieure* d'abord.

2° L'observation **intérieure**, plus importante encore, n'est autre que la connaissance de *soi-même*, des *hommes*, de la *vie* familiale et sociale.

Un examen de soi découvre aussitôt tout un monde d'impressions de nos organes, de sensations, de perceptions ; il s'agirait enfin de nous en donner conscience à nous-mêmes. Nos états d'âmes varient selon notre humeur, selon nos relations, selon notre âge, selon les circonstances qui forment le tissu de nos jours, de nos mois, de nos années.

Par malheur, les élèves ne savent point faire ce retour sur eux-mêmes, et surtout se refusent à faire effort pour se rendre compte de leurs émotions diverses, de leurs pensées, de leur agitation intérieure, aussi mobile cependant que la surface de la mer ; et cette fluctuation incessante entre le calme et le mouvement, entre la joie et la tristesse, entre l'espérance et la crainte, entre l'amour et la haine, les laisse irréfléchis, inexpérimentés, arides et impuissants, lorsqu'il s'agit de produire un développement littéraire quelconque.

Oublieux de s'interroger eux-mêmes, ils ne songent pas non plus à connaître *leurs semblables*. Oh ! sans doute, ils analysent assez bien les travers et les ridicules de leurs camarades ; mais c'est pour s'en faire un jouet et un passe-temps, parfois même un instrument de supplice et de martyre. Demandez-leur un *portrait*, une esquisse seulement à grand traits : et ce qui les faisait rire en récréation leur échappe à l'étude, en face d'un devoir sérieux !

S'ils se donnaient la peine de réfléchir, ils amasseraient d'amples provisions sur les attitudes, les démarches, les physionomies, les contenance, toutes choses qui révèlent le tempérament et le caractère ; ils ne manqueraient point de détails sur les diverses passions qui grouillent au fond du cœur humain, selon leurs rapports avec l'âge, la condition, la profession, le succès ou le malheur.

La *vie* de famille et de société finirait par leur dévoiler des sentiments, des luttes, des vertus, des grandeurs, comme des vices et des bassesses, des injustices côtoyant de nobles dévouements, des trahisons à côté d'actes d'héroïsme et de sainteté.

Ex. — Les modèles à consulter sont surtout La Bruyère, Pascal et Saint-Simon. — Nous en donnons des extraits plus loin.

On voit que l'observation *morale* exige et suppose une certaine maturité, une bonne dose de jugement et de pénétration, la lecture lui vient en aide, lui sert même beaucoup et coûte peu en elle-même.

II

3. La **conversation** est un autre moyen de formation littéraire.

Tout le monde sait que, au XVII^e siècle et au XVIII^e, la conversation réunissait dans les salons les personnes d'esprit, les gens de goût, les artistes de la parole élégante et soignée. Inutile d'insister : on en trouve l'écho dans les lettres de M. de Sévigné et de vingt autres.

Les débuts du XIX siècle attestent que la tradition fut conservée et continuée : Chateaubriand lut ses "Mémoires d'Outre-tombe" aux littérateurs intimes réunis au salon de Madame Récamier.

Aujourd'hui, hélas ! soit lassitude, soit légèreté, soit insouciance, on a changé sur ce point : la conversation est devenue banale, insipide, anecdotique, tout entière aux événements politiques, aux faits divers, à la curiosité des nouvelles à sensation. Le journal l'a rendue vide, creuse, superficielle, sans culture littéraire, comme les *douze* pages du périodique lui-même.

Il reste vrai cependant que la conversation soignée, cultivée, serait encore utile au développement intellectuel. Par elle, n'apprend-on pas à *connaître les hommes*, leurs pensées, leurs sentiments leurs travers et leurs qualités, puisque c'est là qu'ils s'épanchent volontiers, avec leurs intentions, leur science, leur goût, le fond même de leur âme ?

N'y apprend-on pas à *exprimer ses propres idées*, puisqu'il y faut penser, parler, improviser les tours et l'élocution ? Avez-vous remarqué la différence frappante entre le langage d'un esprit qui expose en conversation le récit d'un fait, d'un voyage, d'un incident, d'un rien, et celui d'un homme qui, essayant de narrer ou de traduire ce qu'il a vu, hésite, s'arrête, cherche les mots — qu'il faut lui suggérer — brouille tout et finalement vous laisse dans une médiocre estime de ses talents ?

N'est-ce pas la conversation entre gens d'études et de bon ton qui permet d'y faire ample récolte de connaissances, d'informations justes, d'observations fines, neuves, personnelles ? C'est un grand talent de savoir écouter, et l'on peut trouver son bien partout.

Enfin, le commerce des hommes nous révèle notre ignorance, nous fait rougir de notre étroitesse d'esprit, nous reproche notre embarras de langage : en résumé, la conversation apprend que la vérité est une étoffe aux mille nuances, et en entendant l'expression correcte des idées d'autrui, on enrichit le vêtement des siennes propres.

III

4. L'enseignement est d'un secours plus efficace encore que la conversation et l'observation. C'est pourquoi les princes et les enfants des grands ont étudié sous la direction de précepteurs, et les enfants des bourgeois et du peuple ont reçu l'enseignement de professeurs.

Quel est, en effet, le rôle du maître ? — D'abord, d'*éclairer* l'esprit sur les principes de l'art d'écrire, surtout en remontant de

la pratique à la théorie, en les tempérant habilement l'une par l'autre. C'est lui qui éveille l'attention sur chaque détail, sur le concours des idées ou des faits secondaires en vue d'une œuvre d'ensemble ; il en montre l'enchaînement, la coordination, la progression en vue d'obtenir l'effet final.

Ensuite, il *dirige* les facultés, les stimule de leur somnolence, les empêche de s'éparpiller, de se perdre au dehors en explorations qui les fatiguent et les dégoutent parfois. Il est évident que le maître est un guide qui offre le bénéfice de ses lectures, de ses analyses, de son expérience, de plusieurs années de labeur personnel : en cueillant la fleur de sa doctrine, l'élève acquiert une avance incontestable sur ceux qui sont laissés à leur initiative individuelle.

C'est un adage universellement admis : la *classe* est plus nécessaire que l'*étude* : la première peut suppléer à la seconde, mais jamais réciproquement. Donc la leçon est supérieure au livre.

Naturellement le maître ne saurait tout faire ; il faut la coopération docile de l'élève.

Sans la *docilité*, rien ne profite ; l'esprit demeure hostile et fermé. Avant de penser par soi-même et de voler de ses propres ailes, il est indispensable de se plier à une discipline intellectuelle : la manie de se délivrer des éloges, de s'adjuger un diplôme d'auteur pour avoir écrit un article de journal — et quel article ? — est un fâcheux procédé et une maladie épidémique : c'est le casernement dans la prison perpétuelle de la médiocrité. Longtemps encore il faudra tenir en haute estime la souplesse de jugement, la droiture d'une âme simple et soumise.

Ces qualités néanmoins sont insuffisantes chez l'élève : il importe bien plus qu'il ait la *vivacité d'esprit* et l'*activité* de volonté. Il lui faut apprendre en comprenant, à pénétrer l'objet de la leçon en regardant au fond des choses et en cherchant leur raison d'être. Selon la remarque excellente d'un auteur : — " Il s'agit de saisir les rapports des choses entre elles, de subordonner les détails à l'ensemble, de ramener les faits aux principes ; il s'agit de débrouiller ses pensées, d'ôter aux mots leurs masques, de faire évanouir les vaines formules, de ressaisir les idées simples, lumineuses, fécondes."

Et dans ce travail de formation, la légèreté et le papillonage, la mollesse et l'inertie, l'insouciance et la distraction rendent incapable de rien de fructueux. La volonté doit s'armer de courage et la soutenir sans relâche, depuis les basses classes jusqu'à la

sortie du cours. Que dire et que penser d'un jeune homme qui manque de souffle pour étudier à fond une " Oraison funèbre " de Bossuet ou de Dupanloup, un ou deux chapitres des " Caractères " de La Bruyère ; d'une jeune fille qui est exténuée avant la fin de l'analyse d'une fable, de la tragédie d'*Esther* ou d'*Athalie*...? Rien sans peine, dit le proverbe : il est doublement vrai dans la conquête de la science et des lettres. Si vous vous y refusez, prenez une aiguille ou mettez la main à la bêche.

IV

5. Si un maître éclaire et dirige, il a surtout pour mission de former les facultés par des **exercices préparatoires**. C'est la meilleure gymnastique de l'esprit.

Tous les procédés que nous avons traités cette année conduisent en somme à ce dernier.

Des exercices ou des applications pratiques, il en faut : c'est la raison même de notre publication, de la REVUE.

Ils doivent être *fréquents*, au moins **un** par semaine sinon **deux**, dans les premières années,

Ils doivent être *faciles*, agréables, surtout au début, et dirigés vers un certain côté pratique, en vue ou des classes, ou des séances académiques, ou des parents, ou des récompenses.

Ils doivent être *oraux* et *écrits*, travaillés en commun en classe, dans le dessein d'enseigner l'invention, la disposition, l'élocution. Puis on les alterne entre eux, éclairant l'oral par l'écrit, et réciproquement.

Il doivent être *sérieux* et *soignés*, corrigés à fond, comme dans les moindres détails, disons même annotés à l'encre *rouge*, afin de faire saillir les défauts et les imperfections, en les mettant en relief même pour les yeux et au premier coup d'œil sur la copie.

Ils doivent être *gradués*, allant du simple, du visible à l'idéal, du tangible au moral, de l'observation externe à l'interne, de la lettre au discours. Il y a une hiérarchie dans les genres de compositions scolaires, consacrée par l'usage et confirmée par l'expérience des nations.

C'est précisément la série de ces **genres de compositions** qui fera — en 1902 — l'objet de la partie théorique et de la partie pratique de la REVUE LITTÉRAIRE.

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° I.

L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL.

Un ânier, son ceptre à la main,
Menait en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles ;
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins
Par monts, par vaux et par chemins,

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v. — "Ânier" celui qui conduit les ânes. — "Sceptre" dans le sens primitif du mot : bâton. *Fig.*: Autorité souveraine : Venant prendre possession du sceptre de l'Angleterre. *Boss. P. anal.*: Prééminence : Le sceptre de l'éloquence.

2 v. — "En... romain" le bâton du commandement faisait partie des insignes royaux et impériaux : Aeste qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeait les peuples. *FÉN. Tél. 1.* Le vers est donc une allusion.

3 v. — "Coursiers," *poét.*: cheval : Des coursiers attentifs le cri s'est hérissé. *RAC. Phéd. v. 6. P. plaisant.*: ici, deux ânes. C'est une périphrase amusante et pittoresque, qui est restée en usage.

4 v. — "Éponge," corps d'un zoophyte, ayant la propriété d'absorber les liquides ; d'où : Boire comme une éponge, — en style *famil.*: boire avec excès. — "Marchait... courrier" : le courrier autrefois portait les dépêches, à pied, à cheval : Donc le sens est : allait d'un pas agile.

5 v. — "Se faisant prier" : Prier a le sens de *presser* quelqu'un d'accorder quelque chose ; ainsi la loc. veut dire : se faisant presser d'avancer, ne marchant que sur des instances répétées — de l'ânier.

6 v. — "Portait les bouteilles" expression proverbiale (*comme on dit*) qui signifie : marcher avec lenteur et précaution. On porte les bouteilles avec soin de peur de les casser.

7 v. — "Gaillards," vigoureux, alertes. — "Pèlerins" est pris *p. extension* et signifie voyageurs, — sens latin du mot (*peregrinun*). — *Loc. prov.*: Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin.

8 v. — "Vaux," plur., inusité aujourd'hui, de *val*, qui désigne l'espace entre deux coteaux. Il n'est employé que quand on l'oppose à *monts* : Aller par monts et par vaux, — *loc. adv.*: aller par tous les chemins possibles,

Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés se trouvèrent.
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa :
 Car au bout de quelques nagées
 Tout son sel se fondit si bien
 Que le baudet ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongie prit exemple sur lui,

9 v.—"Gué," lieu où l'on peut passer une rivière sans perdre pieds.—
 Sonder le gué : Bien examiner une affaire avant de s'y engager.

10 v.—"Empêchés"—vieilli—embarrassés, entravés ; mais usité au temps
 de La Fontaine. "Je suis bien empêchée, la vérité me presse." RAC. *Plaid.*
 3, 3. —"Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêche l'esprit." PASCAL.

12 v.—"L'âne à l'éponge," le tour est concis et expressif. On voit que la
 prép. à aide à la suppression de bien des mots.

13 v.—"Chassant" veut dire ici : poussant en avant, faisant fuir. L'on
 dit de même : Le vent chasse la pluie, les nuages, de ce côté. —"La paille
 légère que le vent chasse devant lui. RAC. *Esth.* 1, 5.

14 v.—"Tête" peut être considérée comme siège de la pensée : l'on com-
 prend tout de suite que : En faire à sa tête, signifie : Ne suivre que son idée.

15 v.—"Précipiter" tomber brusquement d'un lieu élevé dans un fond ; et
 au fig. : dans une situation funeste : Tous les peuples se précipitèrent dans
 l'idolâtrie. BOSS. *Hist. univ.* 2, 2.

16 v.—"Revint sur l'eau," à la surface ; au fig. : échapper à la ruine,
 "C'était merveille si, après des années, on parvenait à revenir sur l'eau."
 S.-SIMON, 12, 54.

17 v.—"Au bout de" au terme, au point où une chose cesse. —"Nagée"
 espace parcouru par un nageur à chaque brassée.

18 v.—"Se fondit" ; fondre : rendre liquide, ou par l'action de la chaleur.
 Ex. : La neige fond au soleil ; ou par l'action de l'eau (ici) : au fig. : Se réduire
 en diminuant par degrés : L'argent semble fondre dans ses mains.

19 v.—"Baudet" nom *familier* de l'âne ; au fig. : Homme stupide : "Beau-
 tri de baudets !" (*Fables* III, 1.)

20 v.—"Epaule," chez les quadrupèdes, partie du corps qui joint la jambe
 de devant au tronc — "Soulagées," allégées d'une partie de leur fardeau.

21 v.—"Camarade" même sens que *compagnon*, avec une nuance de fami-
 liarité : Ils sont camarades d'infortune ; au fig. : Que le bon soit toujours cama-
 rade du beau (*Fables* VII, 2.) — "Epongie" est un mot créé par La Fontaine
 — "Prendre exemple" de, sur : se conformer à,

Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
 Lui, le conducteur, et l'éponge.
 Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
 Firent à l'éponge raison.
 Celle-ci devint si pesante,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
 Agir chacun de même sorte.
 J'en voulais venir à ce point.

22 v. — "Un mouton" allusion à l'un des moutons de Panurge, dans Rabelais liv. IV, ch. 8 : "Panurge jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant en pareille intonation, commencèrent à sauter en mer, à la file..." — "Dessus" employé ici comme *préposition* : inusité aujourd'hui ainsi.

23 v. — "Mon âne," langage familier et expressif. — "Col," en poésie est plus coulant que *cou*.

25 v. — "Boire d'autant," c'est-à-dire beaucoup, à qui mieux mieux, dans la même proportion. — "Grison," nom familier donné à l'âne, à cause de la couleur de son poil : *grison*, diminutif de *gris*, veut dire : qui grisonne.

26 v. — "Firent raison" signifie : répondre, en buvant, autant qu'un autre, aux santé qu'il a portées ; lui donner satisfaction : donc "tintrent tête en buvant."

28 v. — "Semplir" devenir plein : Le bateau s'emplissait d'eau. Se remplir a à peu près le même sens.

29 v. — "Succombant" : s'affaisser sous un poids trop lourd. — Fig. : Céder à une force à laquelle on ne peut plus résister. — Je croyais ma vertu moins prête à succomber. *Rac. Bér.* 5, 6.

30 v. — "Embrassait," terme de manège : le serrait entre ses jambes pour se tenir plus ferme sur son dos.

31 v. — "Quelqu'un," un passant quelconque — "Secours," aide donnée à quelqu'un dans un danger pressant. *Loc.* : Voler, appeler au secours — "Qui ce fut" : gallicisme poétique.

33 v. — Vers composé de monosyllabes, à part le mot *assez* : *point* (pas) rime bien avec *point* (question, sujet à établir).

34 v. — "Sorte," manière d'être d'une chose (ou d'une personne) par comparaison à ce qui est dans une situation analogue. — *Loc. conj.* : De telle sorte que, en sorte que. — *Loc. prép.* : En sorte de : Faites en sorte d'être prêt.

35 v. — "En voulais venir," inversion pour : je voulais en venir à ; mais le vers aurait une syllabe de trop.

ANALYSE LITTÉRAIRE. (1)

Dans l'immense procession où défile la création animale presque entière, La Fontaine fait occuper à l'âne un rang de choix. Buffon, s'érigeant en panégyriste, attribue au baudet les plus rares qualités (*Hist. nat.* x. 273). Le fabuliste, au contraire, demeure fidèle à la tradition de ses devanciers ; son âne nous apparaît l'être dédaigné, capable seulement de toutes les incapacités. Vain parfois (*Liv.* II. 7 ; v. 14 et 19), égoïste souvent (vi. 11 ; VIII 15), sot toujours (II. 9, IV. 2 ; XI. 4), le grison monopolise tous les torts. Seuls " Les animaux malades de la peste " nous autorise à le prendre en pitié.

Notre fable le présente avec l'apanage de la sottise. Pour le faire servir à sa morale, La Fontaine applique à le dessiner ses talents de peintre, de dramaturge, de styliste. Tout stupide qu'il est, l'âne ici confirme l'assertion du poète

Les fables ne sont pas ce qu'elles doivent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.

Au moins le spectacle de son imprévoyance nous en avertira :
l'homme suivant l'exemple des autres,

Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui,
égale sa sottise. Aussi, les personnages connus, nous concluons
peut-être que, des deux ânes et de l'homme,

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense
(*Liv.* III. 1.)

I.—Le Peintre.

Peintre en caractères, La Fontaine l'est de tout son naturel ! Vous n'avez jamais observé sans doute un "ânier" conduisant ses produits à la foire ? Votre manuel pourtant vous aura présenté sous gravure quelqu'un de ces majestueux successeurs d'Auguste. Or, "l'ânier"

Menait, en empereur romain,
Deux coursiers...

D'un trait, voilà l'homme. Il n'a pas seulement emprunté leur physionomie. Les marques mêmes de leur puissance le distinguent : s'il mène ses ânes, ce n'est pas autrement que "le sceptre à la main."

Et le peintre d'animaux donc? Ces ânes se croient "deux coursiers." Comme ils voudraient se donner l'allure du cheval, leur compère! Un seul trait les démasque: ils sont grisons... car ils portent "longues oreilles." D'un mot on les reconnaît. Au reste, ils traînent charge, l'un d'éponges, l'autre de sel: à défaut d'autre signalement, le bât les trahirait aussitôt. Vous alléguez qu'il n'y a pas deux êtres semblables dans la nature? Le peintre ne demeure pas en reste de nuances; leur démarche est toute différente.

L'un, d'éponges chargé, marchait *comme un courrier*
Et l'autre, *se faisant prier*,
Portait, comme on dit, les bouteilles.

Artiste photographe en ces deux points, La Fontaine "peint surtout par le rythme." L'âne à l'éponge se hâte-t-il comme un courrier? les syllabes sautillantes se précipitent avec lui. La démarche de l'autre se fait lourde sous le fardeau: le vers, plus court néanmoins, se traîne comme lui accablé de syllabes longues. Plus il marche pesamment, plus prestement il échappe au péril: le hâtif octosyllabe lui prête son concours pour marquer mieux la rapide succession de ses efforts. Le poids de sa charge ralentit la descente de l'"épongie" au fond de l'eau; l'alexandrin l'arrête aussi en scandant avec vigueur ses douze pieds:

Et l'âne succombant ne put gagner le bord,

II.—Le Dramaturge.

Le poète descriptif cède peut-être le pas au poète dramatique. La plupart des fables empruntent à la scène leur texture, parfois même leur décor: telle "Le lion et le moucheron." "Les deux ânes" confirment ce premier aperçu.

Dans la constitution de tout drame, Aristote exige une exposition, un nœud et un dénouement. Ici, au début, le poète fait connaître les personnages avec leurs caractères distinctifs, les traits de leur physionomie, leur démarche, leurs conditions, leur embarras en face de l'obstacle.

Un ânier, son sceptre à la main
.....
Et fort empêchés se trouvèrent.

Puis l'on assiste à leurs efforts, à leur lutte pour franchir le gué. Après une série de faits et gestes, le premier âne échappe au danger: la nature l'y aide en fondant sa charge de sel (*I Acte*). Le second se débat pour s'arracher à l'étreinte glacée des flots.

En sortira-t-il ? n'en sortira-t-il pas ? L'attention demeure en suspens et croit inévitable la perte de l'ânier (II *Acte*).

"L'ânier... sur l'âne à l'éponge monta.... D'une prompte et certaine mort."

Un mot ; et l'anxiété disparaît : " Quelqu'un vint au secours." Peu nous soucie quelle âme charitable leur prête, main-forte, ou même ce qu'il advint des personnages. Les voilà saufs ! l'esprit inquiet n'en demande pas davantage pour sa satisfaction. Aristote lui-même serait content.

Le drame, ici, il réside surtout dans la concentration des actes successifs autour d'un terme unique. Quel but se propose le poète ? Enseigner à l'homme qu'il ne faut point

Agir chacun de même sorte.

Aussi entendez. Pourquoi un premier âne ? Pour donner l'exemple. Et le second ? Pour suivre le premier et fournir la leçon. L'un n'existe que par l'autre : et la morale découlera du tout. Et encore. Le premier, grâce à l'eau, franchit le gué ; le second devrait réussir de même. Mais l'eau, loin de dissoudre sa charge, ne sert qu'à l'aggraver. Son malheur servira donc de leçon expérimentale. L'homme enfin y contribuera également pour sa part. Il apprend aux âniers ses pareils que, pour traverser un gué sans péril, leur monture doit être libre. Qu'ils se gardent de la surcharge ! il y va de leur vie.

La façon dont les faits se développent et "s'expliquent" complètent encore le drame. Pourquoi l'homme enfourche-t-il "camarade épongieur" ? Apparemment parce qu'il croit moins lourd le fardeau de celui-ci : il ménage ainsi l'autre bête déjà surchargée. Par ailleurs, s'il chasse devant lui cette dernière, il s'assure qu'elle ne rebrousse pas chemin sous le coup de l'accablement : avec ce procédé toute inquiétude s'envole. Quoi de plus naturel ? Quel ânier n'agirait de même ? — Pourquoi encore "l'épongieur" prend-il exemple sur l'autre ? Ah ! il est "mouton" : or, les moutons au naturel vont toujours "dessus la foi d'autrui." S'étonne-t-on "que l'âne succombant ne put gagner le bord" ? Non ; l'éponge s'emplit d'eau et devint pesante. Au contraire l'autre "échappa." Rien de merveilleux en cela :

Tout son sel se fondit si bien

Que le bandet ne sentit rien

Sur ses épaules soulagées.

Chaque fait tire de l'autre son explication naturelle. La morale, fondée sur le dernier *acte* de la série, sera donc bienvenue, parce que habilement préparée.

III.—Le Styliste.

Dans le "Paysan du Danubé" (Voir p. 227) l'artiste avait étalé toute la magie de sa palette. A ce genre presque sublime n'appartenait pas "Le lion et le moucheur" (V. p. 296). Ici, plus de ce style pompeux où les images se déroulent variées comme dans un kaléidoscope. Seuls quelques ornements nous en avertissaient : si nous n'avions pas encore atteint l'extrême simplicité, nous nous étions pourtant arrêtés au genre moyen. "Les deux ânes" complètent la série. "Peu d'images à ce degré : des mots expressifs de la langue courante, des traits de fine ironie." (CLÉMENT). Si l'auteur conserve la figure, elle fera corps avec le récit lui-même et le contraste verbal n'en sera que la résultante.

La propriété du mot éclate dès les premiers vers. Etymologiquement "bâton" et "sceptre" ont le même sens ; dire de l'âne qu'il s'en va "son sceptre à la main," c'est donc faire œuvre de vérité. L'âne menait ses ânes "en empereur romain"; or, le sceptre est l'insigne distinctif des rois. Le mot, approprié au conducteur d'âne, s'adapte bien à "empereur," malgré l'opposition flagrante entre ces deux derniers. Propres encore et conformes au langage vulgaire de l'âne, ces termes "grison, mon âne, baudet, mouton, nagées, gaillards, embrasser"; ces expressions courantes "porter les bouteilles, se faire prier, par monts et par vaux, se trouver empêché, boire d'autant, faire raison." Au besoin, La Fontaine crée le mot juste : l'âne à l'éponge devient sous sa plume "camarade épongieur."

Combien adaptées à la nature du personnage et de l'action ces comparaisons, empruntées les unes à la langue populaire "porter les bouteilles, marcher comme un courrier, prendre exemple comme un mouton," les autres à l'histoire "mener en empereur romain"! Rapprochons "âne" et "empereur," "coursier" et "longues oreilles," "marcher comme un courrier" et "se faire prier"; ces oppositions nous saisissent. Comparons encore ces situations toutes contraires : les deux ânes au début, puis dans chacun des actes où ils figurent respectivement ; l'âne du premier acte et celui du second ; l'homme au commencement du nœud et son pénible état à la fin. Voilà bien le contraste faisant corps avec l'action !

Savez-vous ce qu'est le ton naturel et varié à la fois ? Ecoutez des vers comme ceux-ci :

Voilà mon âne à l'eau : jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge

Et demandez-vous maintenant si La Fontaine n'a pas réalisé dans cette fable la perfection du style simple et vrai, parce que conforme à la vérité des caractères et à la simplicité de la situation.

IV.—Le Moraliste.

Rabelais raconte l'aventure survenue aux moutons de Panurge, et nous avons cité le passage dans l'analyse littéraire. Le populaire applique ce fait, véridique ou non, à l'ordre moral et dit : " suivre comme des moutons."

A ses yeux ceux-là sont des moutons qui, incapables d'inventer aucune idée, s'entraînent à la remorque du premier hâbleur venu. Moutons ! les patriotes verbeux mais inactifs, toujours accrochés à quiconque fait miroiter le brillant métal. Moutons ! vous tous, trop lâches pour suivre la voix du devoir et qui attendez pour agir le mot d'ordre d'un matamore. Moutons ! ceux qui ne savent faire sa part au progrès bien compris, rivés à l'envi aux sentiers de la vieille rhétorique, aux préceptes rebattus, aux traditions surannées et démodées. Moutons enfin ! ceux qui oublient que " pour conduire son siècle, il faut marcher devant, non se traîner derrière." (NETTEMENT, *Causeries* 1.).

De cette engeance le monde est malade et gangrené. A ceux-là le moraliste décoche son trait final :

Il ne faut point
Agir chacun de même sorte.

Honte à qui se laisse traîner toujours ! Il convient de quitter les chemins défoncés, de hâter la marche, de prendre les devants. Ceux-là sont vraiment braves, ceux-là ont du crédit, de l'autorité qui se hissent à la tête de la colonne. Les balles sifflent à leurs oreilles : qu'importe ! il faut de l'air à leurs poumons, du champ à leur activité, de l'horizon à leurs yeux.

Le drapeau à la main, ils indiquent la route à suivre, et s'y engagent les premiers. Et l'on se précipite sur leurs traces à eux, champions de la bravoure, émules de l'honneur, chevaliers de l'idéal et du devoir. Placez à la tête d'un peuple un seul homme de cette trempe, et ce peuple est sauvé.

Admirable leçon, en un siècle où d'aucuns s'honorent de servitude et d'avilissement devant des idoles d'or aux pieds d'argile, sous les yeux attristés de chrétiens qui se glorifient d'abaissement et d'humilité devant un Dieu anéanti librement et librement servi.

EXERCICES FACILES D'OBSERVATION.

N.B. — Observer les *objets*, les *phénomènes* de la nature, les *personnes*, leurs *actes*, et leurs *œuvres*, c'est les voir sous des aspects simultanées et successifs. Rien n'est si important que d'y ramener sans cesse la curiosité des jeunes intelligences; il faut seconder leurs efforts par des travaux faits en commun, les esquisses et les corrections des devoirs. L'on se heurte trop souvent à la sécheresse et à la banalité, à la médiocrité et à l'incohérence, tant que les *essais* n'ont pas appris l'usage commode de ce procédé d'invention et de style.

Tentons quelques-uns de ces *essais* à l'usage des plus inexpérimentés dans l'art d'écrire.

I. — L'EAU ET LE FEU.

Plan. 1. *Avantages* de l'eau... au foyer, dans la nature: pluie, ruisseaux, rivières, fleuves, mer... *Dangers* ou inconvénients de l'eau... — 2. *Utilité* du feu... au foyer, au travail, dans la nature... *Dangers* et malheurs qu'il cause... — Conclusion: dans les desseins de Dieu, ce sont deux bienfaits signalés.

Développement.

(*Examiner s'il y a contraste et comparaison.*)

L'homme ne saurait vivre sans feu, ni exister sans eau. Ces deux éléments, qui répondent aux plus impérieuses nécessités de la vie, aux charmes et aux agréments de la nature, présentent cependant des périls et causent le malheur ou la mort. Ennemis apparents l'un de l'autre, ils s'associent parfois pour les œuvres de l'homme et pour ses plaisirs.

**

Au foyer, l'eau sert comme boisson naturelle, et concourt à la préparation des aliments. Elle se plie aux volontés et s'adapte même au volume et à la forme des vases qui la contiennent. Par elle la propreté règne....

Dans la nature, elle est nécessaire à la plante, à la fleur, aux céréales, à tout ce qui germe sous les chauds rayons du soleil; nécessaire aux animaux qui s'en désaltèrent, aux poissons qui s'en font leur empire...

Pluie douce, sorte de poussière en gouttelettes, elle pénètre les écorces et les tissus des arbres, des feuilles, du brin d'herbe; pluie violente, elle lave la surface du sol, des rucs, des chemins, grossit les ruisseaux et les rivières; neige cristallisée, elle re-

couvre, pendant des mois entiers, les plaines, les vallées, les collines, les sommets des montagnes ..

Ruisseau et rivières forment les fleuves, masses d'eau douce, bleuâtre, limpide, "chemins qui marchent" et conduisent à la mer, tandis que les lacs dorment paisibles et silencieux à l'ombre des forêts et des collines qui les environnent, tandis que les canaux sillonnent de leurs rubans monotones et ternes les campagnes étonnées de cette image des fleuves, de cette miniature de la mer.

La mer, les océans, trois fois plus étendus que les continents, sont les réservoirs de l'eau salée. Cette eau, image de la puissance, de la grandeur, de l'infini, renferme des trésors immenses : poissons, coquillages, algues marines...

L'eau, qui est en perpétuelle circulation sur les terres et dans les mers, est changée en vapeur sous l'action de la chaleur solaire. Si la terre est vivante et si elle porte des êtres vivants, c'est grâce à cette indéfini va-et-vient de l'eau et de la vapeur.

L'eau de pluie, l'eau jaillissante, l'eau courante est aménagée en vue du sol et de ses produits agricoles, en vue des moulins qui utilisent l'énergie des chutes d'eau...

Hélas ! l'eau devient trop souvent un fléau très redoutable. Elle sert à l'irrigation, mais elle se change en inondations des villes et des campagnes, emportant tout sur son passage habitations, moissons, vies humaines... De combien de ces vies, rivières et fleuves, lacs et océans ont-ils été les tombeaux imprévus et soudains ! Et ainsi l'élément sans lequel l'homme et la nature ne sauraient vivre est en même temps celui qui amène leur dépérissements et leur mort !

Presque aussi indispensable à l'homme et à la nature, à l'industrie et au commerce, le feu présente des avantages et des agréments inappréciables.

Il sert à la cuisson des aliments et les rend aptes à se transformer en nourriture agréable et appétissante. Son rayonnement répand dans nos membres un sentiment de bien-être indéfinissable, quand les rigueurs des saisons les viennent glacer ou engourdir.

Dieu l'a caché partout dans la nature, et au fond des volcans, et à la surface du globe, dans les atomes des cailloux du chemin comme dans la masse compacte des rochers des montagnes.

Le feu désagrège la pierre rouge du minerai, amène la fusion des métaux à l'aide desquels l'homme façonne les outils, les instruments aratoires, les puissantes machines de l'industrie.

Le feu produit la vapeur à la superficie de la couche d'eau renfermée dans une chaudière : et sous son influence persistante et continue, la vapeur est le moteur des locomotives qui franchissent les distances, la source du développement des manufactures et des usines : partout le travail reçoit du feu un nouvel essor et la production de ses chefs-d'œuvre.

Principe de la chaleur et du mouvement, le feu est aussi un foyer de lumière, en l'absence du soleil ; l'électricité elle-même, le gaz sous ses dénominations diverses, en triomphant des ténèbres, donnent la main au feu pour venir au secours des inventions, des découvertes au fond des mines ou des laboratoires, pour concourir aux besoins et au bonheur de l'homme au sein des villes populeuses.

Privée de feu et de lumière, la terre serait un asile d'aveugles, de déshérités en proie au caprice des forces brutales de la nature, à la malice des malfaiteurs et des criminels.

Si nécessaire et si utile, le feu est néanmoins très nuisible parfois et dangereux. Sous la main innocente et distraite d'un enfant, une étincelle allume un vaste incendie. Aussitôt les ruines s'amoncellent, les cendres fument et les flammes dévorantes accumulent, en quelques heures, la misère, les larmes, le deuil, la mort.

* *

Dans les desseins de Dieu, ces deux éléments si communs et si répandus, trésors du riche et du pauvre qui en disposent à leur gré, sont deux immenses bienfaits de sa 'endresse. Il faut songer à l'en remercier, à l'en bénir.

L'eau est l'image de sa grâce fécondant de ses flots l'âme pieuse, simple, pure ; le feu est l'emblème de de son amour consumant de son intense brasier le cœur humble, soumis, reconnaissant !

II.—LA PLUIE.

Il pleut. J'entends le bruit égal des eaux ;
 Le feuillage, humble, et que nul vent ne berce,
 Se penche, et brille en pleurant sous l'averse ;
 Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

La bourbe monte, et trouble la fontaine
 Et le sentier montre à nu ses cailloux.
 Le sable fume, embaume et devient roux ;
 L'onde à grands flots le sillonne et l'entraîne.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau ;
 La vitre tinte et ruisselle de gouttes ;
 Sur le pavé sonore et bleu des routes
 Il saute et luit des étincelles d'eau.

Le long d'un mur, un chien morne à leur piste,
 Trottent, mouillés, de grands bœufs en retard ;
 La terre est boue, et le ciel est brouillard,
 L'homme s'ennuie : oh ! que la pluie est triste !

SULLY PRUDHOMME.

III.—LA VOIX DES CLOCHES.

Plan.—1. En *général*, parlez des voix de la nature : soleil, étoile, foudre, océan, solitude, moissons, forêts... : voix inconscientes.

2. La voix de l'*homme*... dans les livres, dans la Bible... voix de Jésus-Christ dans le Nouveau Testament... voix des Apôtres et des saints...

3. Pour suppléer à la voix de l'homme, du *prêtre* pour convoquer les fidèles à l'église : voix des *cloches*...

4. La cloche sert à des usages *profanes* : dans les villes, en mer, à la campagne...

Développement. (1)

Toute la nature est un hymne à la puissance divine. Les cieux instruisent la terre à révéler leur auteur. Le jour le chante à la nuit ; la nuit le chante au jour.

Il y a la voix du soleil qui marche avec ses planètes en harmonieuse cadence, dans de sublimes sentiers de lumière. Il y a la voix des étoiles qui, dans le mystère des nuits, écrivent au fond du ciel en notes de feu le nom du créateur. Il y a la voix terrible de la foudre qui sème l'épouvante sur les flancs déchirés des nues. Il y a la voix solennelle de l'Océan ; tantôt ses vagues écumantes, soulevées par la tempête, viennent mugir aux écueils en hurlements immenses ; tantôt caressées par les brises, ses ondes tranquilles apportent au rivage, avec un gémissement plaintif, le baiser

(1) Voir : *Soyons Apôtres !* par l'abbé J. TISSIER,

paisible des flots. Il y a la voix des montagnes altières et des vallées qui se cachent. Quand le souffle de l'ouragan passe en courroux dans les pins et les cèdres, que d'échos endormis s'ébranlent et s'éveillent ! Il y a dans la solitude des déserts la voix plus douce de la terre, lorsque sur la surface des plaines et des campagnes la sève printanière monte en bouillonnant, comme un sang qui circule aux tiges tremblantes des herbes et aux cimes des grands chênes. Il y a la voix des moissons ondulantes qui prolongent leurs soupirs, comme un lac sans orage qui berce mollement son azur. Ces mille voix enfin des plantes qui poussent, bruits confus, mystérieux, furtifs, pareils à nos oreilles distraites à un suprême silence ! Et pourtant, les arbres parlent aux arbres et se murmurent l'un à l'autre un chant divin en inclinant leurs branches feuillues, lorsque l'aube touche de son rayon charmant leur tête si fine. Le soir, quand la brume vient poser son voile diaphane sur leurs rameaux, leurs soupirs qui s'apaisent sont un hymne à la nuit mystérieuse, en attendant qu'à l'automne leurs feuilles, tombant sur le gazon jauni, exhalent un dernier adieu !

* * *

C'était trop peu pour le Créateur de ces voix inconscientes. Pour le chanter dignement, il a placé à la frontière du monde organisé et du monde des esprits, une voix plus parfaite, plus souple, plus variée, plus harmonieuse, plus sympathique que toutes les autres, voix magistrale qui les domine toutes : c'est la voix de l'homme. Dans cette voix royale, Dieu a résumé toute la voix, et il a fait entendre par elle toutes les réalités mêmes du monde invisible. Par elle, l'esprit s'incarne dans la parole et retentit dans le son ; et tous les échos de la vérité peuvent résonner dans la voix et remuer toutes les âmes.

Dieu lui-même, à l'origine des âges, daigna parler à l'homme. Et aussitôt, le patriarche antique, le prophète inspiré parlèrent, échos fidèles du langage divin. La Bible nous a transmis la pensée de Dieu voilée sous le vêtement des Saintes Lettres.

Voulez-vous entendre la voix de Jésus Christ ? Ouvrez le saint Evangile : il y a gravé sa parole, sa doctrine, ses conseils, ses volontés. Les Apôtres la redisent partout la parole du Maître : eux et les martyrs l'ont scellée de leur sang et de leur mort. Et depuis, les saints ont parlé le même langage, et si vous voulez entendre leur voix, lisez la " Vie des Saints."

* * *

De nos jours, le prêtre est l'homme qui prête à Dieu invisible, à Jésus-Christ caché au Tabernacle silencieux, l'organe de sa voix: son enseignement en chaire est celui du Maître, dont il continue la mission régénératrice.

Tout le monde, hélas ! ne vient pas prêter l'oreille aux accents de la parole sainte ; et le prêtre abandonné dans son temple n'est trop souvent que la triste "voix qui crie dans le désert."

La religion catholique a inventé, pour suppléer aux voix méconnues de la nature, de Dieu, de Jésus-Christ, des Apôtres, des saints, du prêtre, une autre voix au langage populaire et toujours écouté, voix pure comme l'aube du jour, ardente comme les feux du midi, triste et douce comme le crépuscule du soir : c'est la voix des cloches. La voix des cloches ; voix de la nature entière ! Le murmure majestueux des mers, le souffle des vents, le bruit de la foudre qui gronde, le sourd gémissement des forêts, le doux ramage des oiseaux semblent parfois s'enfermer et dormir sous la cloche sonore. Elle dit :

Tout : les soupirs du cœur, les élans de la foule,
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'éroule...,
Le discours de chaque homme à chaque passion,
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion...,
L'espoir éteint, la barque échoué à la grève...,
La vertu qui se fait de ce que le malheur
A de plus douloureux, hélas ! de meilleur...,
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles... (1)

La cloche est comme l'écho de toutes les joies et de toutes les douleurs de l'humanité : voix royale et maternelle, grande et noble comme la voix d'une reine, douce et tendre comme la voix d'une mère ; voix qui semble partir à la fois de la terre et du ciel, incessamment occupée à préparer dans le cœur des hommes les sentiers du Seigneur ; voix de la vie et de la mort, de la détresse et de l'espérance, de la prière et de l'action de grâces. Son retentissement pieux vibre avec toutes les émotions : tantôt carillons joyeux, tantôt glas funèbres, aujourd'hui tintement d'alarmes, demain majestueuse volée des fêtes solennelles.

Quand les cloches s'ébranlent, au sommet de leur retraite aérienne, elles jettent au loin des paroles pleines de prestiges indéfinissables. Tout s'anime autour d'elles ; le temple entier chante comme un instrument sonore, qui verse les inspirations de la prière

(1) V. Hugo : *Les chants du crépuscule*.

par toute la puissance de ses échos. Quelque chose frémit et s'émeut dans les entrailles de l'homme ravi hors de lui-même, emporté en des espaces illimités par les ondes sonores qui se déploient comme une mer sans rivages.

C'est que la cloche est l'éloquence du peuple, chargée de redire tous les jours, à chaque heure, à tout homme, dans le tumulte de la rue ou dans le silence de la plaine, de perpétuer l'enseignement qui tombe des lèvres du prêtre. Elle salue de ses accords l'aurore, le midi, le couchant : c'est l'angélus qui rappelle un Dieu fait homme. Le dimanche, ses appels répétés annoncent l'heure grandiose du sacrifice du Calvaire renouvelé sur les autels. Puis, c'est le gai carillon, la cloche du baptême. Demain peut-être, sa voix lugubre, tombant des tours en tintements monotones comme un bruit de larmes sur un cercueil, apprend au monde frivole que rien n'est stable ici-bas, sous la poussée du temps, que toute humaine existence, ayant la fragilité du verre, s'évanouit ou se brise comme le son qu'elle émet et qui bientôt expire.

* * *

Mais la cloche sert aux usages profanes : la convention lui prête un langage que les oreilles entendent et réveillent au cœur une émotion diverse. L'enfant l'écoute, et dirige ses pas vers la maison d'école : le devoir le saisit au début de sa carrière, et il obéit à cette voix qui le lui transmet à distance... La cloche avertit des menaces du malheur : et leur devoir convoque des hommes courageux sur le théâtre du sinistre : c'est un incendie, c'est peut-être un naufrage sur les récifs des côtes. Plus triste encore, au fond de la nuit noire, elle réveille dans les campagnes les travailleurs qui réparent leurs forces.

Telle est la voix des cloches : compatissante à toutes les douleurs, vibrante à toutes les joies, elle est l'image et le symbole expressif de la vie humaine, mêlant et alternant les pleurs et les sourires !

Puissions-nous un jour, du fond de ces cieux tout pleins d'harmonie, recevoir comme complément du bonheur un écho de cette voix du temps qui nous aura préparés à entendre les concerts de l'éternité !

IV.—L'ANGELUS.

Si le son de la cloche est triste, il l'est bien plus
 L'hiver, quand vient la nuit, et quand c'est l'*angelus*
 Qui sonne lourdement au clocher du village,
 Rythmé par les sanglots de la mer sur la plage.
 Dans les cœurs son écho lugubre retentit.
 Celle qui reste songe à celui qui partit
 Sur sa barque, parmi la brume et la tempête,
 Et se demande, auprès du rouet qui s'arrête,
 Si là-bas, dans les flots, son homme, le marin,
 A comme elle entendu les coups du grave airain,
 Et si, malgré la lame affreuse qui grommelle,
 Il s'est bien souvenu de se signer comme elle.

FR. COPPÉE

V.—NOËL.

Le ciel est noir, la terre est blanche,
 Cloches, carillonnez gaîment !
 Jésus est né ; la Vierge penche
 Sur lui, son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
 Pour préserver l'enfant du froid ;
 Rien que les toiles d'araignées
 Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
 Ce cher petit enfant Jésus,
 Et pour l'échauffer dans sa crèche
 L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La vierge au chaume pend ses franges ;
 Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
 Et, tout en blanc, le chœur des anges
 Chante aux bergers : " Noël ! Noël ! "

TH. GAUTIER.



LE CHIEN.

Remarque.—La lecture d'un choix des œuvres de Buffon serait très utile au développement de l'**observation** chez les jeunes esprits. L'on peut en juger par l'attention que l'on donnera au portrait du chien : sujet banal, mais finement touché.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. (*Idee générale.*)

Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien *sauvage* redoutable à tous les animaux, et cède, dans le *domestique*, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire. Il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de la volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire. Il est tout zèle, toute ardeur, toute obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas des mauvais traitements ; il les subit, les oublie ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission...

Le chien fidèle à l'homme conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux. Il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre, la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour maintenir la paix. (*Voilà le chien du berger.*)

Mais c'est surtout à la *guerre*, contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie toute entière ; les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre,

dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas ; et par des accents différents indique le temps la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.—[*Chien de chasse.*]

N° V.

L'HIRONDELLE ET CHATEAUBRIAND.

N.-B.—L'hirondelle était l'oiseau préféré de Chateaubriand. Il se plaisait à regarder ses jeux, à la suivre dans son vol, et il trouvait toujours, pour parler d'elle, des paroles charmantes. On remarquera même qu'il entre avec elle en dialogue.

A Bischofsheim, où j'ai dîné, une jolie curieuse s'est présentée à mon grand couvert : une hirondelle, vraie Procné, à la poitrine rougeâtre, s'est venue percher à ma fenêtre ouverte, sur la barre de fer qui soutenait l'enseigne de l'hôtel du *Soleil d'or*. Puis elle a ramagé le plus doucement du monde, en me regardant d'un air de connaissance, et sans montrer la moindre frayeur.

Je ne me suis jamais plaint d'être réveillé par cette messagère ; je ne l'ai jamais appelé *babillarae*, comme Anacréon : j'ai toujours, au contraire, salué son retour de la chanson des enfants de l'île de Rhodes : " Elle vient, elle vient l'hirondelle, ramenant le beau temps et les belles années ! ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle ! "

— " François, m'a dit ma convive de Bischofsheim, ma trisaïeule logeait à Combourg, en Bretagne, sous les chevrons de la tourelle. Tu lui tenais compagnie chaque année en automne, dans les roseaux de l'étang, quand tu y rêvais le soir.

" Elle aborda ton rocher de Saint-Malo, le jour même que tu t'embarquais pour l'Amérique, et elle suivit quelque temps ta voile.

" Ma grand'mère nichait à la fenêtre de Charlotte ; huit jours après elle arriva à Jaffa avec toi : tu l'as remarqué dans ton *Itinéraire*.

" Ma mère, en gazouillant à l'aurore, tomba un jour par la cheminée dans ton cabinet aux *Affaires étrangères*, à Paris : tu lui

ouvris ta fenêtre. Ma mère a eu plusieurs enfants ; moi qui te parle, je suis de son dernier nid ; je t'ai rencontré sur l'ancienne voie de Tivoli, dans la campagne de Rome : t'en souviens-tu ? Mes plumes étaient si noires et si lustrées ! Tu me regardas tristement. Veux-tu que nous nous envolions ensemble ?

— « Hélas ! ma chère hirondelle, qui sais si bien mon histoire, tu es extrêmement gentille ; mais je suis un pauvre oiseau mué, et mes plumes ne reviendront plus ; je ne puis donc m'envoler avec toi.

« Trop lourd de chagrins et d'années, me porter avec toi te serait impossible. Et puis, où irions-nous ? le printemps et les beaux climats ne sont plus de ma saison. A toi l'air et les caracoles ; à moi la terre et l'isolement.

« Tu pars ; que la rosée rafraîchisse tes ailes ! qu'une vergue hospitalière se présente à ton vol fatigué, lorsque tu traverseras la mer d'Ionie ! Qu'un octobre serein te sauve du naufrage ! Salue pour moi les oliviers d'Athènes et les palmiers de Rosette !

« Si je ne suis plus, quand les fleurs te ramèneront, je t'invite à mon banquet funèbre : viens au soleil couchant happer les moucheron sur l'herbe de ma tombe ; comme toi j'ai aimé la liberté, et j'ai vécu de peu. »

* * *

A L'HIRONDELLE.

Toi qui peut monter solitaire
Au ciel, sans gravir les sommets,
Et dans les vallons de la terre
Descendre sans tomber jamais ;

Toi qui, sans te pencher au fleuve
Où nous ne puisons qu'à genoux.
Pour aller boire avant qu'il pleuve
Au nuage trop haut pour nous ;

Toi qui pars au déclin des roses,
Et reviens au nid printanier,
Fidèle aux deux meilleures choses :
L'indépendance et le foyer ;

Comme toi mon âme s'élève,
Et tout à coup rase le sol.
Et suit avec l'aile du rêve
Les beaux méandres de ton vol ;

S'il lui faut aussi des voyages,
 Il lui faut son nid chaque jour ;
 Elle a tes deux besoins sauvages :
 Libre vie, immuable amour.

S. PRUDHOMME.

N° VI.

A.—PORTRAIT DE FENELON.

N.-B.—Peu d'*observateurs* ont égalé Saint-Simon. Son style pittoresque est souvent incorrect, mais son talent de peintre est de premier ordre. Il mérite une place à côté de La Bruyère pour l'art de la mise en scène : qu'on en juge soi-même.

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, une physionomie telle que je n'en ai point vue qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois.

Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur. Ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder.

Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait.

Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations.

Avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie, une politesse insinuante, mais noble et proportionnée ; une élocution facile, nette, agréable ; un air de clarté et de netteté pour se faire comprendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures.

Avec cela, un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait ; qui se mettait à la portée de chacun

sans le faire sentir jamais, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanté ; de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver.

C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs à Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie.

B.—Le Président de Harlay.

M. de Harlay était un petit homme, vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobée, mais qui, fixés sur un client ou un magistrat, étaient pour les faire rentrer en terre ; un habit peu ample, un rabat presque ecclésiastique, et des manchettes plates comme celles des prêtres ; une perruque fort brune et fort mêlée de blanc, touffue, mais courte, avec une grande calotte par dessus.

Il se tenait et marchait un peu courbé, avec un faux air, plus humble que modeste, et rasait toujours les murailles, pour faire faire place avec plus de bruit, et n'avancait qu'à force de révérences respectueuses, et comme houleuses, à droite et à gauche, à Versailles.



N° VII.

LES ZOUAVES D'AFRIQUE.

Le service le plus mémorable de Lamoricière, ce n'est pas d'avoir remporté de telles victoires avec de tels soldats, mais ces soldats, ces zouaves, c'est lui qui les forma.

Placé à leur tête au moment même de leur création, c'est lui qui contribua plus que tout autre à leur donner l'esprit militaire qui les distingue, à les faire ce qu'ils sont, et il les fit pour ainsi dire à son image du moins en ce qu'ils ont de chevaleresque et de français : vrais lions d'Afrique dans les combats ; toujours au feu, au premier rang ; n'attendant jamais l'ennemi, l'abordant à la

pointe de leur baïonnette ; dans ces guerres étranges, usant de toutes les manœuvres et de tous les stratagèmes ; tantôt se couchant à plat ventre, grimant dans les broussailles et sur les pentes escarpées, tantôt bondissant comme des panthères ; non moins ingénieux dans le camp que braves et intelligents sur le terrain ; pleins d'entrain, de verve, de gaieté militaire ; chansonnant volontiers dans leurs refrains de bivouac la casquette du maréchal ; trouvant moyen partout de rire et de chanter ; rachetant par tant de qualités héroïques et guerrières leur amour un peu trop vif de la razzia, et leur humeur plus faite pour la poésie des batailles que pour les travaux des quartiers d'hiver et les campements ; préférant encore au chant du bivouac les sons de la charge et du clairon ; sachant pourtant manier la pioche comme la baïonnette, et se couvrir de boue comme se couvrir de sang ; construire des redoutes au besoin, comme les emporter d'assaut ; et pour tout dire enfin, portant dans leurs mâles poitrines un cœur tendre et bon, comme en ont les héros : témoin cette campagne dont parle leur historien, où l'on ne vit pas, au retour, des poules ou des tortues dans leurs sacs, mais où ils ramenaient des femmes et des enfants qu'ils avaient sauvés, donnant dans leur marche, leur pain aux femmes et aux vieillards, et le lait de leurs chèvres aux petits enfants !

Voilà les zouaves de Lamoricière, de ce soldat, qui, un jour, ayant acculé à la mer les tribus révoltées, arrêta tout à coup ses colonnes, de peur, comme il le dit si simplement et si noblement dans son rapport, que " la vengeance ne fût trop sévère " !

Certes, je ne m'étonne pas de la popularité qu'il eut dès lors dans l'armée, et que, si jeune encore, il fût, comme dit un poète :

..... Un de ceux dont le nom
Retentit dans l'armée à l'égal du canon ;

ni que plus tard il ait pu dire : " Quand j'élèverai mon nom au bout de mon sabre, j'aurai des soldats. Je sais comment on fait des zouaves. "

Qui ne se rappelle quand ces fiers soldats parurent pour la première fois à Paris, soit qu'on les rencontrât isolément, soit qu'on les vît sous les armes, quelle admiration excitaient leur tenue martiale, leur front haut, leur visage bronzé, leur mâle regard, leur pas guerrier, leur costume lesté et pittoresque ; et quand ils passaient sous les drapeaux, les sons entraînants de leur marche ? Et quand ils s'embarquèrent neuf mille des bords africains pour les rivages de la Crimée, troupe aguerrie et superbe, ravie d'aller

sous d'autres cieus à d'autres combats, on pouvait dès lors prévoir les prodiges de l'Alma et d'Inkermann, et on leur criaient d'avance ce que nos rivaux eux-mêmes furent forcés de leur dire :
 " Vous êtes les premiers soldats du monde."

DUPANLOUP, (*Or. Jun.*)

* * *

LE ZOUAVE PONTIFICAL.

ROMANCE. (1)

Loin du foyer où notre père
 Aimait à réunir ses fils,
 Hier, je vis partir mon frère,
 Et malgré moi je tressaillis :
 Mais aussitôt la voix de la douce espérance
 A mon oreille murmura :
 De la cause de Dieu son bras prend la détente,
 A son tour Dieu le défendra.

Pourquoi pleurer, ma bonne mère,
 Pourquoi pleurer sur votre fils ?
 Pourquoi cette douleur amère,
 Même en face du Crucifix !...
 Sur votre cher absent, soyez, soyez sans crainte
 Car pour l'Eglise il combattra
 Sous le noble drapeau : dans cette lutte sainte,
 C'est Dieu qui vous le gardera.

Si du devoir la loi sévère
 A meurtri votre pauvre cœur,
 La foi vous dit : dans cette guerre,
 C'est Dieu qui sera le vainqueur.
 Son généreux soldat déposera les armes,
 Notre foyer le reverra,
 Et tarissant enfin la source de vos larmes
 Pour toujours Dieu vous le rendra.

(1) La mélodie se vend chez M. Hudon, 144 rue Rideau, Ottawa.

LES RELIGIEUSES.

Il y a beaucoup de Religieuses en France et ailleurs, et personne n'ignore le bien qu'elles opèrent. Il est impossible de ne pas le savoir ; car elles sont partout. Vouées au service de toutes les infortunes, ces pieuses filles, la fleur des familles chrétiennes, donnent l'exemple de toutes les vertus et de tous les dévouements. Elles sont au berceau de l'enfant, au chevet du malade, dans les écoles, dans les chaumières, dans les missions ; leur charité ne recule devant aucune misère, accepte tous les dégoûts, affronte toutes les fatigues, invente sans cesse quelque nouveau moyen de servir Dieu et les pauvres.

Jamais peut-être spectacle plus beau ne fut donné dans le monde ; jamais la femme chrétienne ne jeta un éclat si magnifique ; ce n'est plus exclusivement la paix du cloître qu'elle cherche, c'est le travail de l'apostolat qu'elle demande et qu'elle accomplit avec un incomparable zèle.

Quant aux Religieuses cloîtrées, elles exercent sur le monde, qui ne les voit ni ne les connaît point, une grande action, sans compter celle de leurs prières, qui n'est connue que de Dieu. Leurs maisons silencieuses sont des foyers de doctrine et de vie ; là viennent se réchauffer les âmes qui languiraient autrement ; de là, ces âmes emportent dans la vie séculière une ardeur de piété qui purifie et vivifie tout. Ainsi la foi se maintient au sein des familles, ainsi des femmes légères ou ignorantes deviennent des mères pieuses, ainsi le flambeau du christianisme résiste à tous les orages et donne des saints à la terre et au ciel.

Quand vous dansez au milieu de toutes les magies du monde, dans ces nuits plus spécialement consacrées à vos plaisirs ; quand de toutes parts, atteints de démence, riches ou pauvres remplissent les salons de leurs vanités et les rues de leurs clameurs, vous ne soupçonnez pas que plusieurs Religieuses se rendent à leur chapelle. Là, devant le tabernacle, qu'une lampe éclaire faiblement, chacune d'elles reste une heure prosternée sur la terre, ou les bras en croix. Ce qu'elle fait là, vous le savez bien. Elle prie pour elle et pour ses Sœurs sans doute, mais surtout elle prie pour vous ; elle prie, afin d'écarter de vous la terrible colère de ce Dieu clément, qui vous aime en vain et à qui vous ne songez pas, ou le moins possible !

L. VEUILLOT.

Le monde jugé par une ancienne élève.

M... 23 nov. 1901.

Comment répondre à votre charmante lettre ? En commençant, je me sens portée à faire l'aveu de mon impuissance. C'est un peu décourageant ; mais qu'importe : à l'impossible personne n'est tenu. Tout ce que je demande, c'est un peu de charité indulgente.

Si je songe à mon âme ?... Mais assurément, mais souvent, mais toujours ! C'est pour elle que je prétends vivre. Ne faut-il pas que je l'alimente, cette petite âme ardente, assoiffée du beau et du bon ? C'est bien difficile de le faire convenablement : surtout dans une grande ville comme M..., où les distractions sont innombrables, les tentations si grandes, les dangers semés sur tous nos pas. J'avoue que la tâche serait bien au-dessus de mes forces, si je n'avais de bons et d'aimables conseillers... Vous ne sauriez croire à ma profonde gratitude ! Ah ! si l'on pouvait avoir de pareils soutiens dans le monde ! on serait deux fois meilleur et deux fois plus heureux.

Mais non, tout y ressemble tant à la vanité, au mensonge, à la calomnie !... C'est bien vrai ce que je dis : plaignez-moi seulement de le constater de si bonne heure, sans que je me permette de le mépriser plus que de raison.

Cependant, je ne perds pas mon temps ; j'ai Bossuet, Corneille, La Bruyère... assez pour m'égayer tout en m'instruisant et en me mettant du *plomb* dans la tête : ce dont j'ai un peu besoin, soit dit en passant.

Savez-vous que je lis rarement les journaux. Pourquoi ? Parce que je les trouve agaçants ces rédacteurs et écrivains qui se lancent des flèches meurtrières ; leurs articles ne respirent que la jalousie ; ou bien, c'est la sentimentalité, la sensiblerie même, à la mode du jour.

Et le théâtre ?... J'y suis allée trois fois et j'en suis revenue dégoûtée ! C'était un soir, *Gyran* : que c'est creux, pas seulement une petite morale : rien que de l'esprit, des jeux de mots, des tours de force—sans compter la poésie aux termes plus ou moins relevés. Est-ce là la vie, vraiment ?

Et combien d'autres choses à faire hausser les épaules de pitié... et c'est ce je fais,

Mais je babille, et vous ennue sans doute... Puisque le monde s'étale à nos yeux, il est bien permis de le dévisager : il ne trompe que les dupes. Je voudrais vivre sans niaiserie, selon ma raison, ma conscience, ma foi et l'éducation de mes bons parents.

Au revoir et merci !

M. T.

BIBLIOGRAPHIE.

FÉLIX HÉMON : **Cours de littérature.** — *Opuscules divers* (à 1 franc et 1.25...) faisant partie du tome V. et formant les tomes VI et VII : — **Mad. de Maintenon, Saint Simon, Montesquieu, Voltaire, Buffon, J. J. Rousseau, l'Encyclopédie.**

Tous ces ouvrages—comme ceux qui les ont précédés sur les écrivains du XVII^e siècle—sont une mine très riche de travail et d'exploitation pour professeurs et élèves. Sans adopter toutes les idées et les opinions de l'auteur, nous avons trouvé nous-mêmes dans ce *Cours* un vrai trésor inappréciable. On s'étonne de la somme d'idées, d'aperçus, de rapprochements, de notions historiques, de dissertations et de critiques littéraires que suggèrent et développent ces études très fouillées, neuves, personnelles.

Le *fond* de ces études sera donc d'un grand secours aux professeurs qui expliquent les auteurs classiques, ainsi qu'aux élèves de troisième, de seconde et de rhétorique. La *forme* ou style est riche, variée, merveilleuse de souplesse et de clarté. Le succès que ce *Cours*—où la théorie des principes littéraires est mise de côté—a obtenu auprès du public, est le meilleur éloge que l'on en puisse faire.

Nous engageons vivement nos lecteurs et lectrices à faire l'acquisition de l'opuscule sur *Bossuet*, par exemple : celui-là leur donnera la mesure des autres ; ils ne regretteront point leur argent.

II.—**L'Inde Tamoule**, par le P. Suau, S.J. — Grand in-8^o illustré de 130 gravures. — Paris, H. Oudin, éditeur.

De ses voyages dans l'Inde méridionale, le P. Suau a rapporté une monographie toute faite d'observations immédiates et personnelles. Non content de peindre l'Inde en artiste, il l'étudie et il l'explique en philosophe et en érudit. Les chapitres sur l'Inde religieuse, les castes, l'éducation anglo-indienne, la littérature, l'art tamoule, sur les brahmes, sont particulièrement documentés. D'autre part ses croquis indiens, ses promenades de touriste religieux sur la côte dorée, dans le Marava, l'Inde paradisiaque, Ceylan et l'Égypte dénotent un rare don d'observation et de description.

Le style est d'une venue neuve et fleurie... Bref, c'est un excellent livre *de prix* et de bibliothèque de jeunesse, d'une lecture attachante et instructive.

TABLE DES MATIÈRES.

I.—PARTIE THÉORIQUE: Principes de Littérature.

I.—SECTION: LA PROSE.

	PAGE.
IV.—PARTIE: Les Moyens de former le style.	
I Leçon: Le style. — Les auteurs qu'il faut lire.....	5
II " Comment il faut lire.....	37
III " L'analyse littéraire.....	73
IV " La traduction.....	114
V " Le type de la phrase française.....	145
VI " L'art de l'expression.....	183
VII " L'art de se corriger.....	217
VIII " L'art du développement.....	253
IX " L'art du développement (<i>suite</i>).....	289
X " Divers procédés: observation, conversation.....	325

II.—PARTIE PRATIQUE.

	PAGE.
I.—Analyse littérale, littéraire	
A.— La Fontaine : 1. Le renard et la cigogne.....	10, 12
2. Les frelons et les mouches à miel.....	42, 45
3. Le chêne et le roseau.....	78, 85
4. Conseil tenu par les rats.....	152, 154
5. Le Paysan du Danube.....	222, 227
6. Le meunier, son fils et l'âne.....	235
7. La chauve-souris et les deux belettes.....	258, 261
8. Le lion et le moucheron.....	293, 296
9. L'âne chargé de sel.....	331, 334
B.— Bossuet : Péroraison de l'or. fun. de Condé.....	111
II.—Conférence littéraire.	
1. Fagnet : M. Brunetière conférencier.....	29
2. " " Origine des noms de famille.....	99, 134, 173, 194
3. P. De Labriolle : La légende napoléonienne.....	102, 140, 174
4. M. Brunetière : Discours aux orphelines.....	283
5. " " Méthode de composition littéraire.....	96, 130
6. " " Le temps et l'éternité.....	316

III.—Description (analyses).	PAGE.
1. En voyage.—L'aurore (L. Veillot).....	26
2. La neige (Devoir d'une pensionnaire).....	48
3. L'hiver en ville (Devoir d'élève).....	51
4. La campagne romaine (H. Taine).....	56
5. Le Canadien et le serpent (Chateaubriand).....	58
6. Portrait de Cliton (La Bruyère).....	60
7. Ma bibliothèque (Devoir d'une pensionnaire).....	86
8. Mon crayon (Devoir d'une pensionnaire).....	124
9. La bouteille (Plan à développer).....	126
10. Le Miroir (Devoir d'élève).....	127
11. Le corps humain (Plan et développement).....	160
12. La tête (Plan et développement).....	163
13. Les yeux (Plan développé).....	167
14. L'odorat (Plan développé).....	170
15. La physionomie (Plan développé).....	205
16. Le goût (Plan et développement).....	209
17. La bouche (Plan et développement).....	211
18. L'oreille (Plan et développement).....	246
19. La rosée (Plan développé).....	269
20. Portrait du fleuriste et de l'amateur de prunes.....	272
21. La main (Plan et développement).....	273
22. La dernière mouche (Devoir d'élève).....	277
23. Portrait du Parisien ; tableau de Paris (Hanotaux).....	287
24. La Mère (antithèse).....	301
25. La feuille (Plan développé).....	306
26. Portrait du courtisan (La Bruyère).....	310
27. L'eau et le feu.....	339
28. La voix des cloches.....	342
29. Le chien (Buffon).....	347
30. Portrait de Fénelon (S.-Simon).....	350
31. Portrait de M. de Harlay (Item).....	351
32. Les Zouaves pontificaux (Dupanloup).....	351
 IV.—Dissertation.	
1. La chevalerie (Devoir d'élève).....	66, 96, 130
2. Le Devoir au pensionnat (Devoir d'une élève).....	191
3. La vraie amitié : développement, plan.....	213
4. Dix-huit ans ! (Devoir d'une pensionnaire).....	281
5. Le mauvais riche (Bossuet).....	313
6. L'antithèse dans Pascal et Bossuet.....	314
7. Le roman et sa lecture.....	314
 V.—Lecture.	
1. Livres de choix à lire.....	8, 9
2. Ce qu'il ne faut pas lire.....	33
3. Lecture expliquée.....	35
Exemples : Classes inférieures.....	56
" Classes intermédiaires.....	58
" Classes supérieures.....	67

	PAGE,
4. Auteurs qu'il ne faut pas lire.....	63
5. Manière d'enseigner la grammaire et la littérature.....	81, 82
6. Livres de lecture pour former une bibliothèque.....	89
7. Auteurs qu'il ne faut pas lire.....	238
VI.—Lettre.	
1. Lettre d'une maîtresse à une élève.....	81
2. Lettre de L. Veillot à son frère.....	249
3. Lettre pour la fête d'un père.....	265
4. Lettre pour la fête d'une mère.....	266
5. Lettre de bonne année aux parents.....	300
5. Le monde jugé par une ancienne élève.....	355
VII.—Narration.	
1. La famille de Chateaubriand (Chateaubriand).....	15
2. Le chemin du Paradis (Plan, développement).....	20
3. Un article de journal (A. de Ségur).....	28
4. Le Canadien et le serpent (Chateaubriand).....	58
5. L'orpheline de douze ans.....	83
6. La première leçon de latin (Plan développé).....	120
7. Chateaubriand au collège.....	243
8. La Grand'Mère (Plan développé).....	267
9. La mort du chrétien (Chateaubriand).....	304
10. Les Arabes et les sauvages du Nouveau-Monde.....	305
11. La voix des cloches.....	342
12. Les Religieuses.....	354
13. L'hirondelle et Chateaubriand.....	348
VIII.—Poésie.	
1. Le Chemin du Paradis (R. P. Vaudon).....	23
2. Neige et petit oiseau.....	54
3. La Croix de bois (J. Tavenas).....	92
4. Les souvenirs du peuple (Béranger).....	106
5. Le Sonnet : ses règles.....	117
a) A Marie (Rochefort).....	117
b) Le Sauveur (L. Veillot).....	118
c) Prière du pêcheur.....	118
d) La Machine (Ed. Lapelletier).....	119
6. Napoléon II (V. Hugo).....	142
7. Les yeux (Sully Prudhomme).....	169
8. Joyeuse et Durandal (H. de Bornier).....	179
9. Le Printemps (M. Gravel).....	189
10. Compliments en vers : à un père, à une mère.....	266
11. Les yeux de Grand Mère.....	268
12. Pleurs et Rosée (S. Prudhomme).....	271
13. Les deux mains (Naudet).....	276
14. La chanson des mouches (Grandmougin).....	279
15. Une mère.....	303
16. La feuille ; la chute des feuilles (Millevoeye).....	309

	PAGE.
17. L'angelus (Fr. Coppée).....	346
18. Noël (Th. Gautier).....	346
19. La Pluie (S. Prudhomme).....	341
20. Le zouave pontifical.....	353
21. A l'hirondelle.....	349
 IX.—Bibliographie.	
1. La langue française au Canada (Tardivel).....	216
2. Jean Bouchet (Hamon, <i>thèse</i>).....	252
3. Introduction à la psychologie des mystiques (Pacheu).....	252
4. Cours de littérature (F. Hémon).....	360
5. L'Inde Tamoule (P. Suau).....	360

AVIS.

1.—Tout abonnement court jusqu'à ordre contraire. Il est considéré comme renouvelé pour un an, si le numéro du mois qui suit la date d'expiration est accepté par l'abonné.

2.—Les DIX numéros des années 1900 et 1901 sont en vente à la Rédaction de la REVUE au prix de 10 cents l'an, ou d'une piastre les dix.

3.—Quelques abonnés en retard sont priés de solder le montant de leur abonnement, avant la fin de décembre.

4.—L'année 1902 sera consacrée à l'étude théorique et pratique des GENRES LITTÉRAIRES.